

## Les Merveilles De miel et de mythes

Maxime Labrecque

---

Eisenstein in Guanajuato

Numéro 296, mai 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78419ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Labrecque, M. (2015). Compte rendu de [Les Merveilles : de miel et de mythes]. *Séquences : la revue de cinéma*, (296), 17–17.

# Les Merveilles

## De miel et de mythes

Pour son second long métrage, lauréat du Grand Prix au dernier Festival de Cannes, Alice Rohrwacher jongle avec le mythe, le rêve et la réalité crue. Il s'agit d'un film qui explore de façon admirable la question des traces qu'on laisse derrière soi.

Maxime Labrecque



Les *Merveilles* évoque surtout la notion de passage

Des lumières s'approchent dans la nuit et découvrent une maison de campagne décrépite. Cet éclairage mouvant pénètre par les fenêtres, activant la mémoire du lieu, révélant non sans surprise des personnages assoupis. Cette famille, cet univers féminin, gravite autour de Wolfgang, le paternel sanguin en sous-vêtements, homme renfrogné et acharné au travail. Le quotidien familial sur la ferme est étudié dans ses moindres détails, mais on échappe cependant au réalisme social et au naturalisme. Quelques indices dans la mise en scène, parfois criants et parfois fort subtils, rapprochent plutôt le film du réalisme magique, sans toutefois s'y engager complètement, pavant la voie aux mythes, au surnaturel et aux rêves. Emprunter cette voie aurait pu être périlleux, mais dans l'ensemble, le film n'essaie pas de faire avaler un sens et une morale aux spectateurs; il met plutôt en œuvre un pouvoir d'évocation polysémique. Ainsi, la caméra, constamment en mouvement, se permet quelques apartés et errances empreints de symbolisme, qui proposent au spectateur de voir au-delà de l'évidence photographique. Rappelant aussi les plans de certaines émissions de télévision italiennes, à mi-chemin entre la télé-réalité et le spectacle, cette même caméra capte les personnages de près, surtout les enfants, qui sont filmés avec un naturel et une aisance contribuant à la fraîcheur du film. Fugacement, on montre de superbes plans de l'Ombrie. Le paysage grandiose n'y est qu'involontairement glorifié, toujours filmé parce qu'on y voit des personnages, improbable décor contrastant avec la misère de la famille.

Monica Bellucci, en déesse de pacotille, incarne la possibilité d'un monde meilleur pour l'apiculteur et ses filles,

grâce à l'émission kitsch qu'elle anime dans une nécropole. Elle évoque la gloire des traditions et le mystère des Étrusques, ceux-ci ayant surtout laissé des dessins sur des murs désormais en ruines. Et c'est là, peut-être, que se trouve une clé de lecture du film. Certains y ont vu le désir de perpétuer les valeurs et les métiers traditionnels dans une Italie moderne. Mais au-delà de cette interprétation, *Les Merveilles* soulève la question des traces que l'on laisse. La symbolique de la nécropole – envahie temporairement par une équipe de tournage – se répercute sur l'ensemble de l'œuvre. En ce sens, l'intrigante maison familiale, sorte de ruine de campagne que l'on croyait abandonnée, se révèle peuplée et pleine de vie. Le film s'ouvre sur ces personnages endormis qui se réveillent doucement et vaquent à leurs occupations. Quelques éléments perturbent leur quotidien, mais dans l'ensemble, il s'agit d'une tranche de vie, sans trop de remous. Leur production apicole, leur art, est en soi éphémère, tout comme les traces qu'ils laissent. Le film n'est donc pas empreint de nostalgie d'un temps révolu et ne fait pas non plus l'apologie des techniques artisanales. Grâce à la métaphore de l'éveil et du repos, *Les Merveilles* évoque surtout la notion de passage. Les membres de la famille se réveillent en même temps et s'endorment, à la fin du film, sur ce lit qui trône en permanence dans la cour. Leur apparition et leur disparition laissent une grande place à l'interprétation.

Ces scènes empreintes de mystère ne sont pas sans rappeler *Continental, un film sans fusil* (Stéphane Lafleur, 2007) qui, malgré son ton réaliste, s'ouvre et se ferme sur une disparition inexplicable qui aurait pu faire basculer le film, mais qui – au contraire – lui insuffle une vivacité qui n'est pas qu'un prétexte scénaristique. Si, chez Lafleur, on décèle une touche d'humour, chez Rohrwacher, le sens est davantage lourd de symbolisme et aurait pu devenir largement démonstratif; il parvient à éviter cette voie grâce à l'équilibre et à la subtilité prônés tout au long du film. Au final, tout ce qu'il reste, c'est cette maison en ruines, que le spectateur a vu peuplée, un temps. Métaphore du cinéma, peut-être. Le spectateur accède à ces histoires, s'attache à ces personnages qui vivent un instant sur l'écran avant qu'on les délaisse dans un fondu au noir. Ils deviennent en quelque sorte des fantômes, vivant à présent dans nos mémoires.

► Cote: ★★★

■ LE MERAVIGLIE | Origine: Italie / Suisse / Allemagne – Année: 2015 – Durée: 1 h 50 – Réal.: Alice Rohrwacher – Scén.: Alice Rohrwacher – Images: Hélène Louvart – Mont.: Marco Spoletini – Mus.: Piero Crucitti – Son: Marta Billingsley – Dir. art.: Erita Frigato – Cost.: Loredana Buscemi – Int.: Alba Rohrwacher (Angelica), Maria Alexandra Lungu (Gelsomina), Sam Louwyck (Wolfgang), Monica Bellucci (Milly Catena) – Prod.: Karl Baumgartner, Carlo Cresto-Dina, Tiziana Soudani, Michael Weber – Dist. / Contact: EyeSteelFilm.